

La Marmotte

et

par HARRY BERNARD

Le Tamias

A ma première visite à la clairière du Gilardo, deux hommes s'y trouvaient stationnés, dont le plus âgé et le chef répondait au nom de Pît Paquin. Ils avaient pour fonctions d'y surveiller l'étiage en amont du barrage, d'ouvrir ou fermer les pelles selon les ordres et le besoin d'eau en aval, tant pour le flottage des billes sur la rivière que pour les exigences des centrales électriques de La Tuque, Grand'Mère ou La Gabelle, à des centaines de milles de distance. Leur travail n'était pas exténuant. Ils avaient des loisirs qu'ils occupaient à bricoler ça et là, entre les tâches de leur intérieur. On les ravitaillait par camion du poste du Chapeau de Paille, une ou deux fois la semaine, et ils étaient reliés au monde civilisé par le téléphone, dont les fils s'en allaient à travers le bois, suspendus aux troncs des arbres.

Comme nous descendions de voiture, Pît Paquin servait leur dîner à deux énormes siffleux, aussi larges que longs, de poil luisant et propre. Montés droit sur leurs pattes de derrière, ils s'accrochaient à ses mains, pour y prendre les croûtes de pain qu'il leur avait réservées de son repas. Nous apercevant, les bêtes disparurent sous la galerie de planches brutes qui donnait accès au camp. Elles ne se remontrèrent pas.

— Ils sont familiers, vos siffleux ?

— Doux comme des chats de maison.

— Ils reviendront, si vous les appelez ?

— Non. Aussi longtemps que vous serez ici, ils vont se tenir cachés sous la cabane. Ils n'aiment pas les étrangers. Quand vous serez partis, j'aurai rien qu'à dire : pit! pit! pit!...

— Comme Pît Paquin! dit son compagnon.

— Je dis : pit! pit! comme si je me parlais à moi-même, et les voilà qui s'amènent. Ils courent autour de moi, s'agrippent après mes jambes, pour me faire comprendre qu'ils ont faim. Quand ils ont mangé, et si je les laisse faire, ils montent sur mes genoux quand je me berce, et ils dorment comme des bienheureux. C'est comme ça, les animaux, quand on ne les magane pas.

— Pas peur qu'ils vous mordent ?

— J'voudrais voir ça... Pourquoi me mordre ? J'leur fais pas mal! J'les nourris et j'les caresse, j'les minouche, et ça peut pas les fâcher. Y'reconnaissent c'qu'on fait pour eux. V'là au moins trois ans que j'en prends soin. Y passent leur hiver à dormir, comme de raison, et quand j'arrive à l'été, les voilà qui me reconnaissent et s'approchent tranquillement, pour s'assurer que c'est ben l'même que l'année d'avant. J'les appelle : pit! pit!... et on r'commence à faire bon ménage.

Paquin, le visage noir d'une barbe de huit jours, essaya alors d'appeler ses bêtes pour nous, mais sans succès et n'en espérant pas.

— Non! ça sert à rien! Par rapport qu'y vous connaissent pas, y se risqueront pas. C'est ben trop fins pour ça!

Je me rappelai avoir vu captif, quand j'étais enfant, un siffleux qui ne se consolait pas de sa liberté perdue, et grinçait bruyamment des dents, chaque fois qu'on s'approchait de sa cage. Rien que d'imaginer la morsure possible de ses incisives, longues chacune d'un demi-pouce, donnait froid dans le dos. Il finit par trouver un point faible dans les murs de sa prison, fit tant et si bien la nuit, des dents et des pattes, qu'il s'évada et se garda de se laisser reprendre. Il est probable qu'il se serait adapté à son nouveau mode de vie, mais son expérience première ne paraissait pas le fasciner. Même capturée adulte, la marmotte du Canada, mieux connue sous les noms vulgaires de *siffleux* et *siffleur*, s'accommode avec le temps du voisinage de l'homme, comme pouvaient en faire foi les protégés de Paquin. Il importe de ne pas se montrer brusque avec l'animal, de lui parler doucement, de l'attirer à l'aide de victuilles, mais avec le minimum de mouvements. En résumé, de lui inspirer confiance.

J'eus deux ou trois fois l'occasion de visiter la ménagerie ambulante de Paul

Chouinard, de Saint-Gabriel de Brandon, composée aux quatre-cinquièmes de mammifères et d'oiseaux canadiens. Des siffleux s'y trouvaient, qui paraissaient parfaitement heureux dans une cage pourvue d'une large roue, où ils tournaient à la manière des écureuils, mais lentement, sans se presser, comme s'ils avaient un peu conscience d'y être ridicules. Ils l'étaient, en effet, trop gras et trop ronds, moins aptes à courir que jamais. Leur maître les avait apprivoisés et dressés, à un point qu'on ne saurait dire. Il les prenait dans ses mains à n'importe quel moment, même s'ils dormaient, les attrapant par le corps, les pattes, la peau du dos, sans jamais un signe de protestation de leur part. Il lui arrivait d'en abandonner un aux bras d'un badaud, qui ne savait s'il devait avoir peur ou non, cependant que la bête se cramponnait à ses vêtements, lui montait sur l'épaule et s'y tenait en équilibre, sans plus de gêne qu'un chaton de deux mois. Chouinard est l'homme le plus habile que je connaisse, dans l'approche et le maniement des animaux sauvages. Il leur parle tout le long du jour, les appelant par leur nom, sans élever la voix d'un ton, et ils obéissent au doigt et à l'oeil. Il compte parmi ses amis des sujets aussi peu sympathiques, au premier abord, que des marmottes et un porc-épic, un héron bleu et un héron de nuit, deux ou trois hiboux, dont un grand duc de Virginie, lequel se montre aussi aimable et sociable qu'un serin chanteur, domestiqué depuis sa naissance.

Le siffleux est un de ces animaux que l'on rencontre partout, dans le voisinage des cultures, les régions abandonnées, aussi bien qu'en forêt, mais dans les clairières dues à la main de l'homme ou les renversis causés par le vent. Il a su survivre et se maintenir, comme, par exemple, la mouffette ou bête puante, malgré l'avance de la civilisation et les efforts

tentés pour le détruire. Il est un pacifique, qui vit tranquille dans son terrier, lequel a ordinairement deux entrées, et qui se mêle exclusivement de ses affaires. Il n'est jamais loin de son trou, où il disparaît en vitesse, émettant ce sifflement auquel il doit son nom, dès qu'il voit venir un être, à deux pattes ou à quatre, dont il croit avoir raison de se méfier. Hors des bois, il a la précaution de se loger dans un champ de céréales, qu'il mange en herbe, ou à proximité d'un jardin, de façon à ne pas s'éloigner de son abri souterrain. Il passe la moitié de son temps à se chauffer au soleil, en sentinelle auprès de sa demeure, habituellement assis sur ses pattes de derrière, surveillant les alentours, flâneur et curieux comme un rentier de village. Il disparaît à la moindre alerte, confiant qu'il pourra s'esquiver par la porte de derrière, si un importun se présente par devant.

La marmotte du Canada appartient à la famille des sciuridés, comme les écureuils roux, gris et volant, comme également le tamias rayé. Il ne vit pas dans les arbres, n'y monte que par hasard, par exception, pour échapper à un ennemi, chien ou renard. Il est ce qu'on appelle un écureuil terrestre, dont les moeurs ressemblent assez, dans l'ensemble, à celles de son lointain cousin, beaucoup plus petit, le tamias rayé. Courtaud et trapu, avec des yeux vifs et ronds, les oreilles placées bas, la queue courte et fournie, il a un corps lâche et mou, comme s'il ne s'y trouvait ni muscles ni ossature. L'animal mesure de 24 à 25 pouces de longueur, du bout du nez au bout de la queue, et son poids moyen dépasse rarement dix livres. Sa couleur : brun acajou tournant au roux, sur le ventre et les côtés, le tout mêlé de poils blancs et noirs. Les pattes sont brun foncé ou noires, de même que la queue. Sauf chez de très vieux sujets, qui les ont jaunes, les dents sont remarquables de blancheur.

Ce mammifère, qui appartient en propre à la faune nord-américaine, vit partout au pays, si ce n'est dans la région des Rocheuses, jusqu'au 55^e degré de latitude. Il est rare dans les plaines de l'Ouest. En hiver, il dort. Il appartient au groupe des sept hibernants du continent, que forment avec lui l'ours noir et le raton laveur, la mouffette, le tamias, la souris sauteuse et la chauve-souris.

Venus les derniers jours de la belle

saison, il s'enfuit une dernière fois dans son terrier, se glisse jusqu'à une sorte de chambrette souterraine, qu'il a préalablement tapissée d'herbes sèches, s'y installe au mieux, la queue ramenée sur le museau. Gros et gras dur, il a des réserves qui lui tiendront lieu de nourriture pendant son repos. Il tombe alors dans une sorte d'état léthargique, qui ressemble à la mort. Les manifestations de la vie sont comme suspendues : respiration faible, pouls lent, chaleur du corps au plus bas. La période d'hivernement peut être plus ou moins hâtive. Dans nos régions, le siffleux se terre aux premiers jours d'octobre, pour reparaitre en mars ou avril, selon la température. A noter qu'il disparaît quand la nature lui offre partout à manger, et renaît à la vie active quand la neige couvre encore le sol. C'est à ce moment que sa réserve de graisse lui est particulièrement utile.

Comme l'écureuil roux, le siffleux est un animal de l'été. Il aime la chaleur, la lumière, la douceur du jour. Il se prélassé au soleil pendant des heures, sans autre souci que de jouir de l'existence. Levé avec l'aube, il prend d'abord son petit déjeuner, au vrai un repas plantureux. Il mange ensuite à tout propos, ayant toujours faim. Sans cesse sur le qui-vive, il tend nerveusement la tête, interroge l'horizon, se lève sur ses pattes à la manière des lapins curieux. Un bruit l'intrigue, il ne se possède pas d'anxiété.

S'il se répète, il se précipite vers son trou. Il siffle en même temps. Il a la mauvaise habitude alors de faire demi-tour dans son terrier et de se montrer la tête à l'entrée, comme pour surveiller l'ennemi ou le narguer une dernière fois. Les chasseurs connaissent ce trait et en profitent pour lui tirer dessus.

Painable et lourdaud d'apparence, solitaire, aucunement batailleur, le siffleux sait cependant se défendre s'il est attaqué, et son courage ne le cède à aucun. Si on l'y oblige, il défend chèrement sa vie. Il ne refuse jamais de se battre, et ses dents aiguës sont des armes terribles, dont il sait se servir. Jamais il ne demande merci, jamais il ne s'enfuit. Ou il a raison de l'adversaire, ou il meurt dans un engagement. Il siffle de colère, vocifère à sa manière, mord, égratigne, déchire, jusqu'à ce qu'il reste maître du champ de bataille ou tombe en héros, épuisé et saignant, à bout de souffle, de forces, n'en pouvant plus.

Son terrier est ordinairement dans une pente, une déclivité de terrain, ce qui prévient l'inondation pouvant résulter de pluies abondantes ou de longue durée. On y accède par une galerie creusée en ligne droite, qui s'élève graduellement, de sorte que la chambrette où vit l'animal est à un niveau plus élevé que l'entrée du logis. Plusieurs couloirs y conduisent, qui ne peuvent tous se trouver sous l'eau en même temps. Certaines entrées sont

BROWNING à haute vélocité

CARABINES A REPETITION -- F. N. MAUSER

Mécanisme de précision, mire arrière standard et à deux lamelles pour hausse à 125, 250 et 375 verges. Canons de 23 1/2". Les carabines les plus précises sur le marché.

M 3000 calibre .300 \$199.50
M 3006 calibre .30-06

ARMES A FEU DE LIEGE



Modèle repliable M 517
Canon élargi, crose moletée, ca- \$39.75
libres 12, 16 et 20

Modèle M 551. 410
à double canon.
Entrangleur \$64.75
(choke)
canon de 28 1/2"

TENTES — Vente et Location
Equipment de chasse et
pêche au complet.

Raymond Hardware Ltd.
636 ouest, rue Craig - Montréal
Tel. : UNIVERSITY 1641



marquées par un amas de terre de sable mêlé de cailloux. Elles forment des postes d'observation, d'où le propriétaire surveille le paysage, quand il n'est pas anéanti en son bain de soleil. Les galeries souterraines peuvent avoir quarante et même cinquante pieds de longueur, disposées en labyrinthe. L'entrée principale a un pied ou plus de diamètre, mais celui des galeries dépasse rarement sept pouces. Les issues de réelle importance sont cachées au pied d'arbustes, sous des tas de pierres, de branches, sous de vieilles souches.

De son naturel, le siffleux est végétarien. Il se nourrit d'herbe jeune et particulièrement de trèfle rouge, son mets de prédilection. Il en absorbe d'incroyables quantités. Il mange aussi du blé sur pied, des racines, des légumes et des fruits. Comme le lapin et le lièvre, il ne boit pas. Il trouverait comme eux dans les sucs des plantes, la rosée ou la pluie qu'elles retiennent aux premières heures du jour, l'élément liquide nécessaire à son organisme. A l'exemple des autres rongeurs, il devient parfois carnivore, mais c'est là accidentel chez lui, plutôt que coutumier.

Les principaux ennemis de la marmotte canadienne sont en forêt le loup et le renard, le lynx et l'ours; dans les champs, le renard, le chien et l'homme. Ce mammifère trapu et gras ne se soucie point de la belette, si terrible pour les écureuils arboricoles et le tamias, et il lui tient tête si d'aventure elle se présente sur son chemin. Contre ses ennemis les plus redoutables, il recourt pour se défendre à une ruse qui lui réussit deux fois sur trois. Il bouche derrière lui le trou où il est entré, se mure, ni plus ni moins, dans son propre logis, et il accomplit ce travail à une vitesse qui étonne, en une ou deux minutes.

Le siffleux est un solitaire. Sauf pendant la période où il élève sa famille, il vit seul. Il est à sa manière une sorte d'ermite, dont les exercices se résument à une hymne silencieuse, mais continuelle, au dieu Soleil. Sitôt les jeunes élevés et capables de se débrouiller, ce qui se produit en août, les parents reprennent leur liberté, chacun de son côté. Quelques couples continuent de vivre ensemble, mais c'est là l'exception. Aucunsément grégaire, pas même sociable, l'animal a aussi des habitudes casanières. Il est

rare qu'il s'éloigne à plus de cent pieds de son domicile. Si les circonstances l'obligent à déménager, ce sera pour lui un long voyage que de parcourir un demi-mille. Dès qu'il découvre un site à son goût, il s'installe et se remet à son mode tranquille d'existence.

Les jeunes naissent vers la fin d'avril, parfois aux premiers jours de mai. Il y en a de deux à huit, dans une portée normale. A l'instar des autres rongeurs, ils viennent au monde petits et chétifs, sans poil, mal conformés, aveugles. Ils ne voient clair qu'à un mois, attendent d'avoir atteint l'âge avancé de six ou sept semaines avant de se risquer hors du nid. D'après les naturalistes qui s'y connaissent le mieux, mais qui n'ont encore conclu définitivement, la période de gestation serait d'environ six semaines.

Si, de nos deux écureuils terrestres, le siffleux est le plus gros, il ne s'ensuit pas qu'il soit le plus intelligent, ni le plus aimable. Sous ces deux angles, le tamias rayé, beaucoup plus petit, l'emporte considérablement. Autant l'un est timide et balourd, renfrogné, autant l'autre se montre éveillé et nerveux, enjoué, heureux d'exister. Il est comme l'âme du paysage. Il est partout, ne reste pas longtemps au même endroit. Il est curieux, extrêmement affairé, même quand il s'occupe à flâner. Il ne cherche noise à personne, se mêle de ce qui le regarde, ne se soucie pas des voisins, qu'il tolère, ignore plutôt, en vertu du principe qu'il faut vivre et laisser vivre.

En pays mauricien, les tamias ou siffleux sont extrêmement nombreux, mais nulle part aussi en évidence que le long des routes forestières. On les a constamment dans les jambes, sous les pieds ou

à peu près, à l'avant des véhicules, à proximité des campements. Ils traversent cent fois par jour la voie poussiéreuse, les abajoues remplies à fendre de petits fruits ou de noisettes, qu'ils courent porter à leurs caches souterraines. Ils sont toujours en troisième vitesse, comme dirait un automobiliste à l'âme poétique. Ils se précipitent d'un point à un autre, pressés d'arriver quelque part, craignant d'être en retard, courant par sauts, par bonds, la queue en l'air, regardant droit devant eux.

Ils ne cessent de remplir des garde-manger introuvables, ce qui étonne d'autant plus qu'ils dorment profondément l'hiver, alors qu'ils sont censés n'avoir pas besoin de nourriture. Mais veillons croire qu'ils savent ce qu'ils font. Quand par exemple la femelle est au nid, allaitant une demi-douzaine de rejetons, elle n'a pas à sortir pour se mettre quelque chose sous la dent. Quand se termine l'hibernation, et que la nature n'a pas encore mis sa table, celle du tamias est garnie. Ce petit animal n'est point sot. Il n'a pas à jeûner au printemps, comme c'est parfois le lot de l'écureuil roux. Il n'a pas à sautiller sur un estomac vide, parce qu'il se livrait à la paresse aux temps chauds. Les amas de déchets, trouvés dans son terrier, témoignent de festins et ripailles que permit sa prévoyance. Le tamias est aussi sage que besogneux.

Le tamias est d'un brun grisâtre, marqué sur le dos de raies blanches et noires, dans le sens de la longueur. Le ventre est plus pâle, beige et même blanc, selon les individus. En hiver, pelage plus foncé, moins brillant. Longueur : de huit à dix pouces, queue incluse.

Rendez étanches vos embarcations

économiquement et de façon permanente
avec le bâton **STOP-A-LEAK**



Employé au Canada par les amateurs de canots et les chasseurs depuis un quart de siècle et en vente aux sportifs dans la plupart des magasins de détail. Le bâton STOP-A-LEAK est un composé d'asphalte, sous forme d'un bâton commode, propre à manier... Il bouche toutes sortes de voies d'eau dans les embarcations, ne s'enlève plus et n'est pas affecté par les changements de température.

Emportez un bâton Stop-a-Leak dans votre sac dès cet été.
En vente chez votre distributeur local ou écrivez pour obtenir un bâton échantillon à .75, port payé au Canada.

ASBESTOS LIMITED
1192 rue Beaudry, Montréal, P.Q.

Ce petit mammifère ne tient pas en place. Il va, vient, court, saute, tourne sur lui-même, se démène sans raison apparente, disparaît. Il est fort curieux, veut tout voir et tout savoir, tout entendre. Petit, il sait qu'il a de nombreux ennemis, naturels et autres, et il se tient constamment sur ses gardes. Inoffensif lui-même, il passe des jours remplis de crainte. La menace d'être mangé par plus gros que soi, bête ailée ou à quatre pattes, plane sur sa tête. Il ne l'ignore pas. D'où son attitude hésitante, nerveuse, furtive.

Autant l'écureuil volant est nocturne, autant il est diurne. Il n'est à son aise que le jour, au soleil, dans la lumière. On ne le voit jamais au crépuscule, sauf à l'automne, à l'époque des provisions à mettre de côté. Même alors, il se couche avant la brunante. Les jours sombres ou pluvieux, il sort peu; il se montre tranquille, peu remuant, comme gêné, sans rien de la vivacité qui le caractérise. Fort grégaire, il se plaît dans la compagnie de ses semblables. Où il y a un tamias, il en est deux, dix, vingt. Ils jouent ensemble, se poursuivent, poussent de petits cris. Une ombre tout à coup, dont ils ne s'expliquent pas l'origine, et les voilà partis.

Pendant les mois d'hiver, le tamias dort dans son terrier, à deux ou trois pieds de la surface du sol. Sa chambre proprement dite, aux parois feutrées de feuilles mortes, a une profondeur de six ou huit pouces, un diamètre de douze à dix-huit. Un dédale compliqué de galeries, de corridors et de couloirs y conduit, où une bête étrangère ne saurait se reconnaître. Les entrées de ce royaume sont nombreuses, cachées ça et là, mais la principale se dissimule sous une roche, un arbre abattu, au pied d'une souche. La demeure d'un tamias et ses greniers, ses passages, couvrent une superficie d'environ vingt pieds carrés, sans que rien ne les révèle de l'extérieur. L'animal y vit d'une année à l'autre, peut-être sa vie durant. Détail intéressant, le tamias creuse le sol sans qu'il y ait jamais, à sa porte, un amoncellement indiscret de matériaux.

Que mange l'animal? Les mêmes noix et glands que les écureuils arboricoles, auxquels il ajoute des insectes et des larves, les graines de plusieurs plantes sauvages, dont le bouton d'or, l'herbe

à poux, le thé du Canada ou *petit thé*. A l'occasion, un oeuf volé dans un nid ou un oignon varie son menu, et il n'hésite pas à dévorer une souris, une grenouille, une jeune couleuvre. En somme, il est assez omnivore. Au printemps, il ne se gêne aucunement pour entailler un érable, où il en pousse, et se désaltère d'eau sucrée.

Le suisse est le plus prévoyant de nos écureuils. Pendant les mois propices, mais plus particulièrement à l'automne, il ne cesse d'amasser des provisions, autant dans ses entrepôts souterrains que dans ses caches à la surface du sol, entre les racines des arbres, sous les

des piquées, des pourries ou des vides, et qu'il ne se trompe jamais à leur sujet. L'animal est d'une propreté plus qu'ordinaire. Vivant sous terre la moitié de son temps, jamais on ne voit sa robe souillée de boue, ni son poil emmêlé de grains de sable. Il fait toilette à tout propos. Il mouille de sa langue l'intérieur de ses pattes de devant, nettoie longuement sa fourrure. Il se lave de la même manière les oreilles et les yeux, les pattes, et jusqu'aux griffes de chaque petites mains, il y va de la langue, mais doigt. Quand il ne peut se servir de ses aucun endroit de son corps n'échappe à son inspection. De pareils soins l'obligent parfois à des poses, contorsions telles qu'il en perd l'équilibre, et tombe de l'élévation où il s'était installé. Sa queue est le dernier objet de son attention; chaque poil en est nettoyé, peigné, lustré, comme s'il s'agissait d'un ornement de luxe.

Ses ennemis sont les mêmes que ceux des autres écureuils arboricoles, et le plus terrible est la belette. Il lui échappe en se murant dans son terrier ou en se jetant à l'eau, quand il en a le temps. Non que la belette ne sache l'y suivre, mais il est plus rapide qu'elle à la nage et il a tôt fait de la distancer.

Au nombre de quatre ou cinq, les jeunes tamias naissent pendant la belle saison, à partir d'avril, ce qui laisse croire à plus d'une portée par an. Ils sont aveugles et nus, presque informes, au moment de leur arrivée. Dès que leur fourrure paraît, ils ont sur le dos les barres noires et blanches des adultes. Les parents semblent vivre ensemble, mais seule la mère s'occupe des jeunes. La gestation serait d'un mois environ, mais les données à ce propos n'offrent aucune certitude.

Harry BERNARD.

L I S E Z

Les techniques modernes

du *Lancer*

de P. Lacouche - R. Renault
 envoi franco contre \$1.25
 à G. SCHUNCK,
 15 ave Jean-Jaurès,
 Issy-les-Moulineaux (Seine)
 France.

tas de branches, recouvertes par lui de brindilles et de feuilles. Il grimpe alors aux noyers comme aux chênes, pour s'y procurer leurs fruits. Il ne dédaigne pas les cônes des résineux. Pour transporter ses vivres, il a dans la gueule, de chaque côté, des abajoues ou poches intérieures qui lui servent de paniers ou de valises, pour ainsi parler. Chacune d'elles peut contenir quatre glands de bonne taille, et l'animal chargé a l'air d'un malade souffrant de fluxion. Il va de soi que le tamias, comme d'ailleurs les autres écureuils, sait distinguer les noix saines

Formule d'abonnement

Chasse et Pêche Enrg.
 2215 ouest, blvd Gouin,
 Montréal 9, Canada.

Veillez trouver ci-inclus la somme de \$3.00, prix d'un abonnement d'un an à "CHASSE & PECHE".

NOM

ADRESSE